

PUBLIE PAPIER

CUISINE

Antoine Emaz est né en 1955.
Il vit à Angers.
Sa poésie est publiée notamment aux éditions Tarabuste.
Ses notes critiques sont accueillies par le site Poezibao.

Dépôt légal : 3e trimestre 2012
ISBN 978-2-8145-9435-7

Antoine Emaz

Cuisine

PUBLIE PAPIER

poème, livre, île

Poème comme une île datée du jour de sa découverte. Livre archipel d'une période. Mais à bien regarder les dates, il y a bien plus d'eau que d'îles. Jours dont il ne reste rien, retournés définitivement au silence, à une forme de mort, cette fois, à la mer libre et sans histoire.

Courtade, caler

Caler. C'était Fabienne Courtade, je crois, qui me faisait remarquer, avec un sourire, que j'employais souvent ce terme. Et c'est vrai. Sans doute parce que je me sens profondément instable. J'aime que les choses soient claires, rangées, prévues, autant que possible. Sans oublier que caler signifie aussi bloquer, être arrêté.

Veinstein, Cambouis, radio

Hier, Paris, Veinstein. Je ne me rends absolument pas compte, lui semblait content. Il faudra que j'écoute le CD donné à la sortie du studio pour mesurer un peu si j'ai dit des bêtises. Professionnalisme de Veinstein : cinq six pages de notes manuscrites sur *Cambouis* et un itinéraire d'entretien balisé mais toujours susceptible de changement, bifurcation, en fonction de mes réponses. C'était étonnant de le voir rechercher une articulation en même temps que je lui répondais, parce que ma réponse court-circuitait la question suivante initialement prévue. L'homme est toujours aussi gentil/distant. Pour le texte de sa conférence sur la *Voix à la radio*, il devrait sortir dans un volume au Seuil en mai 2010. Bonne nouvelle.

Meschonnic, Onfray, autobiographie, écrire, langue

Rediffusion d'un entretien entre Meschonnic et Onfray. Content d'entendre ces deux grosses têtes s'accorder sur l'idée qu'il y a un rapport profond vie/œuvre. Reste à trouver la bonne distance puisque ni biographie ni autobiographie ne sont suffisantes pour expliquer l'œuvre.
Persuadé de cela depuis longtemps : écrire est enraciné profond en vivre, à condition de ne pas réduire vivre à des événements administratifs ou à une histoire des affects. Il y a aussi une vie de lecteur par exemple, ou une vie manuelle, des apprentissages divers… Toute une histoire du corps, des sensations, aussi.

Écrire mobilise tout l'être à un moment précis ; toute la personne s'engouffre dans la langue, et ce n'est pas de l'ordre de la pensée. Le poème travaille dans de la langue-pas-encore-pensée ; c'est bien pour cela qu'*in fine* il n'est pas non plus réductible à de la pensée. Il est là, dans son mouvement de langue innervée par vivre, et il ne demande ni explication ni commentaire. Il est là, dans la même absurdité d'exister que moi, avec, s'il est bon, la même évidence d'être là.

livre

Un livre, c'est de l'inachevé fermé.

poème

La question de la survenue du poème n'est toujours pas réglée. Mais c'est peut-être parce que je voudrais une sorte de notice mode d'emploi qui n'existe pas. Créer va toujours vers l'ouvert, le plus loin. Ce peut être du plus loin dans l'œuvre ou du plus loin hors œuvre, pas grave. Mais il faut cette tension du plus loin, comme un levier pour soulever la carcasse de corps/langue. Pour l'instant, c'est un peu comme si intérieurement, inconsciemment, je préférais en rester là. Pourquoi ?

artiste, Baudelaire, Travail

Être artiste, c'est accepter le sans cesse du travail, jamais le même mais toujours du pain sur la planche, y compris

détruire, reprendre, attendre. Lorsque Baudelaire écrit ses *Spleens*, nul doute qu'il est noyé dans un ennui aussi profond que son dégoût de lui-même. Mais il écrit les *Spleens*. « Travailler fatigue », travailler sauve.

Demarcq, Josse

Écrit une note pour *Si ma tante* de Demarcq, chez Wigwam. Marrant comme cette petite collection de Jacques Josse peut être un lieu pour des poèmes qui ont besoin d'être seuls.

visage, vieillir

Rides. Visage qui prend de l'âge. Cela ne m'a jamais gêné, comme pour la barbe ou les cheveux blancs. M'ennuient davantage les récurrentes douleurs au dos ou à l'épaule droite, quand elles se réveillent. Pour les proches, j'ai mon visage, il vieillit à la vitesse du leur, rien de grave. Pour les autres, j'ai un visage de mots, et je ne sais pas ce qu'il peut être, ni s'il peut vieillir.

ennui

L'avantage d'avoir toujours du boulot à faire, quel qu'il soit, c'est qu'il n'y a pas de temps pour l'ennui, sauf si on le décide. Car on peut avoir de l'ennui à faire, pour curieux que cela puisse sembler.

Simon, mots, écrire

Ce midi, une courte archive sur Claude Simon : il décrit d'une phrase brève le paquet de Gauloises posé sur la table. Puis il reprend chaque mot employé : « rectangulaire », « bleu », « casque », « gauloises »… en donnant à chaque fois les associations/connotations/évocations que le mot lève chez l'auteur ou le lecteur. C'est à la fois souligner la dignité littéraire possible d'un objet usuel et montrer l'épaisseur de la langue sitôt qu'on entre en littérature.
Ceci posé, je reste persuadé que cette « épaisseur » est bien plus forte en poésie qu'en prose romanesque. La poésie tend à isoler le mot et donc lui donner sa résonance maximale, alors que la prose narrative, dans son phrasé lié favorise l'enchaînement et donc le choix automatique du sens imposé par le contexte de la phrase.
Mais la démarche composition/décomposition, phrase/éléments constitutifs qu'indique Claude Simon indique bien une tension forte de l'écriture poétique, notamment dans le vers court. Il faut à la fois que le mot pèse de tout son poids (tendance à l'isolement) et qu'il soit pris dans le mouvement global de la séquence ou de la page.
En quelque sorte, favoriser le vertical, le travail autonome du mot, sans perdre l'horizontal car il participe aussi à l'ensemble.

Munier

R. Munier, *Quotidiennes*, revue *Rehauts* n°23.
« La vraie pensée est désertique. Seule est charnellement humaine la sensation. »
« Vous ne savez pas qui je suis. Moi non plus. »
« Ce qu'on dit est indigent, au regard de ce qui serait à dire. On reste en deçà, livre après livre. C'est par cet en deçà que le dire continue et même qu'il y a à dire. »

rock, Led Zeppelin

Une force de frappe. Bonzo. Je veux que chaque syllabe tape juste et fort, aussi bien goutte d'eau que gong, ça dépend du poème, du moment dans le poème… mais le mot doit sonner pur, net, exact. Pas de mélasse : mes proses boueuses doivent être écrites comme des roulements de tambour, des solos de batteries, rock ou jazz. Bonzo.

école, apprendre, vivre

Il y a bien un apprentissage ; il peut passer par l'école, le travail solitaire, l'atelier… bref par une pratique. Dans le même temps, reste à lire. Reste enfin à dépasser l'apprentissage et les lectures. Là, on doit être à peu près sur la ligne de départ d'une œuvre possible. Reste à vivre et se dépasser soi-même, crise violente ou évolution progressive, pression du dehors et exigence du dedans.
Cette démarche ne me semble pas spécifique au poète ou à l'écrivain ; elle est celle de n'importe quel artiste.

Le médium n'importe pas, il fait seulement appel à des « dons » différents, mais c'est bien pour cela que l'on choisit d'être peintre ou musicien ou danseur, ou poète… Il s'agit toujours d'aller vers soi pour l'autre. Comment est-ce que je vais triturer singulièrement le medium pour être à la fois le plus complètement moi et le plus ouvert à autrui, à mon temps et à ce qui dépasse mon temps ? Cela revient à travailler au plus profond ma part commune.

école

Merveilleuse Éduc Nat ! Ce matin, une note de service rectorale nous signale que, suite à l'installation d'un nouveau logiciel, il ne sera plus possible de nous demander nos vœux pour le bac : écrit/oral, lieu d'examen… Fantastique ! D'ordinaire, une avancée technologique est faite pour améliorer la vie des gens ; ici, elle n'avantage qu'une administration qui pourra gérer les personnels de manière encore plus discrétionnaire.

radio, Degroote, Veinstein

France-Culture : Ludovic Degroote. Aisance plus marquée que lorsqu'il était passé chez Veinstein. Il a apprivoisé son livre ? Lecture très claire, neutre ; là aussi, on sent une maîtrise acquise. Abus du « si vous voulez » mais il est tout à fait capable de s'opposer, développer, revenir en arrière… Son refus du « pathos spongieux ». Son refus d'une écriture-thérapie, et sa visée d'explorer « les labyrinthes internes sur

un plan littéraire et humain ». Sur la réception de son livre par son entourage, réponse très simple : le silence. Pas complètement convaincu pour ce qu'il dit à propos du conte de fées dans son livre ; par contre, oui pour l'humour.
Heureux d'entendre sa voix et son assurance sans vanité ; cela signifie qu'il a passé le plus dur avec ce livre : le mettre dehors.

poème, livre, Balzac, Zola

Le poème vise une perfection arrêtée, pour ce poème. L'idée de perfection globale du livre, de l'œuvre, est chimérique. Un recueil de poèmes n'est qu'une limite ponctuelle atteinte dans un travail. Si on laisse un peu de temps à vivre, les enjeux se déplacent et le manque reparaît avec le désir.
Au bout d'une œuvre, on n'est pas au bout de soi vivant/parlant, même si l'on ne peut aller plus loin. Mesurer cela est sans doute quelque peu décevant mais favorise une certaine modestie. Aucun poète n'incarne la poésie, n'emporte le morceau d'une époque ; par contre, tout poète est capable d'inouï, s'il s'en donne la peine.
Repenser au *Chef d'œuvre inconnu* ou à *L'œuvre*, Cézanne ou Giacometti, Ponge ou Pesquès… L'obstination même à poursuivre rend plus évidente l'impossibilité d'en finir.

écrire, langue

Écrire ne demande finalement qu'une confiance égale à la suspicion envers la langue, mais immodérées.

lessive

Le linge sale. En être réduit à utiliser la page comme lessiveuse n'est pas bon signe. Mais quand on ne peut plus faire autrement que de mettre en route la machine à laver… Heureux les possesseurs de vastes caves où ils peuvent entasser. Si le panier à linge est dans la salle de bains…

Rimbaud, formes, poème, blanc

Ce que je considère comme des « formes neuves » le sont bien moins en soi qu'à l'intérieur de mon travail. C'est très loin de l'idée d'une révolution poétique, pas Rimbaud pour un sou.
Ce qui est étrange, c'est la présence, souvent ancienne, de courtes séquences annonciatrices de la possibilité d'écrire ainsi. Le boulot est bien un laboratoire de formes qui entrent comme des tentatives mais sont développées parfois bien plus tard. Je pense par exemple à la séquence monosyllabique dans *A*, je crois. Elle est venue, puis restée en attente, mais là, disponible.
Ce qui m'intéresse dans le poème écrit ce soir, c'est l'offensive du blanc pour créer une tension lisible/illisible par rapport à l'aveu personnel. Reste à voir si ça tient.

corps, poème

On écrit sans doute au bout du corps, quand quelque chose ramène sur une plage, rivage, limite de langue. Où il faut que la langue soit, sinon on se perdrait dans un vertige angoissant. En cela poésie/thérapie, si on veut. Mais tout le travail ultérieur visera à juger si oui ou non, à force de retouches, le poème peut finir par parler à l'autre.

Titus-Carmel, énergie

Très beau catalogue de Titus-Carmel, *Suite Grünewald*, aux Bernardins, avec un bon texte d'Alain Madeleine-Perdrillat. Je ne connaissais pas cette série de 159 dessins, pas plus que l'unique grand tableau final. Je ne connaissais que la série suivante, *Nielles*. Une série très forte sur le torse du Christ de Grünewald, en même temps qu'elle annonce le travail qui va suivre sur nervures et ramifications. La puissance de travail de Titus continue de m'impressionner ; il est presque effrayant d'énergie.

Sagot-Duvauroux, élan

Deux plaquettes de Caroline Sagot-Duvauroux : *La Tuade* et *Trolle*. Une boule de force en développement dans la langue, une femme débordée/débordant sa parole dans un mouvement continu : action-writing. La lire épuise, éprouve, parce que c'est entrer dans un mouvement sans cesse de dévoration, de mise à feu de la langue. Et cela lui correspond bien : elle est élan.

www.publie.net
coopérative d'édition numérique